

MARIE PELLAN
WILLIAM LAFLEUR

LE HUSSARD NOIR



Monsieur Le Prof
@MsiieurLeProf



475 000 abonnés

J'ai écrit un roman avec une amie prof.
Ça s'appelle Le Hussard noir, et ça va vous
scotcher façon Velcro VNR #Marketing

Flammarion

MARIE PELLAN
WILLIAM LAFLEUR

LE HUSSARD NOIR

Thomas Debord est un professeur de lettres en ZEP passionné par son métier. Lassé par un gouvernement qui détricote l'éducation, frustré par l'absence de prise en compte des manifestations et grèves successives, il décide de s'engager dans une voie plus violente.

Un matin, il prend une de ses classes en otage, afin de mettre en lumière des dysfonctionnements qui n'intéressent habituellement que de très loin les médias. Pris au piège de l'emballement médiatique et de la cacophonie des réseaux sociaux, enfermé avec ses élèves, Thomas Debord va tenter de faire entendre sa voix.

Un roman ancré dans le réel, construit comme un thriller et qui nous plonge dans la multitude des formes de discours auxquels nous sommes confrontés à chaque drame.

William Lafleur s'est rendu célèbre sur les réseaux sociaux par l'intermédiaire de son avatar Monsieur le Prof.

Marie Pellan est professeure de lettres en zone d'éducation prioritaire.

Le Hussard noir

Marie Pellan
William Lafleur

Le Hussard noir

roman

Flammarion

© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-3365-6

Prologue

Le grand vacarme

J'arrive dans le couloir, devant ma salle. Je salue mes élèves un par un, mais cette voix qui sort de ma bouche me semble étrangère. J'entre dans la classe, je ferme la porte, et quand je vois ma main sur la poignée, j'ai l'impression qu'elle ne m'appartient pas. Mon corps est dans le monde, il agit tout seul, je ne contrôle plus rien. Mon esprit est ailleurs, assailli de doutes, alors qu'il devrait être concentré sur la mission qu'il s'est donnée. C'est aujourd'hui ou jamais que je dois agir.

Putain, je vais vraiment faire ça ? Plus j'y pense et plus j'angoisse, ma respiration se fait lourde, j'ai un poids sur les poumons, et malgré tout le vacarme des élèves qui se parlent et se chamaillent comme si je n'étais pas là, j'ai l'impression qu'ils peuvent tous entendre ces inspirations et expirations profondes que je prends, comme pour tenter de reprendre le contrôle.

Je regarde mes élèves. J'ai envie de tout abandonner, je ne peux pas leur infliger ça. Mais en même temps,

Le Hussard noir

si personne d'autre que moi n'ose agir, qui le fera ? Je vais le faire. Il faut que je le fasse. Ils s'en sortiront. Moi, c'est moins sûr. J'ai soudain envie que l'un d'entre eux me provoque, me fasse péter un câble. Ils savent le faire, d'habitude. Ça m'aiderait à passer à l'acte. Mais bon, on dirait que c'est à moi d'en prendre toute la responsabilité.

Faut pas que je merde. Ma vie va enfin prendre un sens aujourd'hui. Les actes sont irréversibles, pas le droit à l'erreur. Il faut juste que j'ose. Que je franchisse le pas. Je me saisis de mon cartable en cuir et le pose sur la table. Les élèves ne prêtent pas attention à moi. Personne ne fait attention à moi. Mais aujourd'hui, on va m'écouter. On va NOUS écouter. Enfin.

J'appelle une élève, une sage, qui ne discutera pas, et je lui confie les papiers à donner au proviseur. Elle quitte la salle. Plus de retour en arrière possible, désormais. La machine est enclenchée.

Je n'en reviens pas. Je vais vraiment le faire. L'idée s'est imposée à moi, et elle m'a guidé jusqu'ici. On va me crucifier, c'est évident. Peut-être que ce sera mérité. Il faut bien que quelqu'un s'y colle, et ça sera moi. Mon sac est là, en évidence sur le bureau. J'ai juste à l'ouvrir et tout s'enclenchera. D'abord, je fais l'appel ; je me raccroche aux gestes, aux rituels, aux automatismes. Les élèves commencent à trouver mon comportement un peu étrange. Peu à peu, ils se taisent et me

Prologue

regardent. Je fais trois pas en direction de la porte et je la ferme à clé.

— M'sieur, qu'est-ce que vous faites ? Vous nous enfermez ?

Je reviens vers le bureau, plonge la main dans mon cartable, et m'empare du Tokarev placé sous ma trousse. C'est pour la bonne cause. Je n'ai aucun doute là-dessus. Aucun doute, c'est ça.

Je brandis l'arme.

C'est l'heure du grand vacarme.

Chapitre 1

Pas un jour de plus

La radio s'allume à la seconde où son réveil lui vrille le tympan. *Violence contemporaine, économique et sociale, dans l'espace communautaire et ce au sein même de la collectivité...* Il ouvre un œil, aïe ! Trop vite. *Éric Murène, bonjour. Bonjour.* L'agression sonore est comme un cercle de fer qui entoure son crâne et lui broie les tempes. *Bonjour, peut-on dire que la violence est devenue institutionnelle ?* Il s'est endormi il y a à peine une minute. Il rêvait. Attends, de quoi ? Vagues impressions grises et beiges. Lumières de crépuscule. Une salle. Une porte close. *Vous êtes sociologue à l'université de...* Une précipitation d'images chaotiques, un tourbillon, il n'a pas le temps de les saisir. Encore la même bousculade hurlante et confuse de sensations qui déferlent par flashes. Une salle de classe ? Un bruit qui déchire tout. Cette culpabilité qui couve dans son plexus. Encore ce rêve ? Évidemment. Mais la voix nasillarde domine, elle fait fuir les souvenirs. *On se rend compte que finalement, pour le gouvernement en place,*

Le Hussard noir

cette grève est le meilleur moyen de... Il essaye de retenir les fragments qui s'effilochent. Violence étatique. Se sent repartir, dériver vers le sommeil... Violence légitime. Non ! Par pitié, faites que ce ne soit pas déjà l'heure de se lever ! À la une ce matin, ces images. Choquantes. Larmes d'une militante. Les témoins parlent du sang qui a coulé de ses oreilles quand la police... Sur place, lors de l'évacuation violente de... Dans la presse étrangère aujourd'hui, le président se veut rassurant quant aux propos tenus par... France Inter, il est 6 heures.

Il a loupé son premier réveil. Comment ne l'a-t-il pas entendu ? Peut-être que s'il se pelotonne dans sa couette, ça va finir par passer, et personne ne remarquera qu'il ne s'est pas levé. On l'oubliera. Lui ne se souvient pas de s'être endormi. À quelle heure ? Il a regardé son portable à 00 h 56, 1 h 24, 2 heures... Quand il entrouvre les yeux, il aperçoit le cendrier de la veille, les vestiges de son second joint de la soirée et un emballage de Snickers esseulé. Il fallait bien qu'il dorme, et le somnifère l'aurait foutu en l'air pour la matinée. Il a négocié avec lui-même à mesure que le sommeil le fuyait, il a eu l'envie vers minuit, a cédé, a roulé, a fumé vers 1 h 30, a refermé son ordi à 2 h 15. Après tout, pourquoi changer les bonnes habitudes ? Un peu tard pour ça... Maintenant il a du sable dans le pourtour de ses yeux, collés, qu'il peine à ouvrir, et un goût de viande avariée qui lui obstrue la gorge et adhère à ses gencives. Allumer la lumière... Il en est incapable. Son regard se fixe sur la bouteille de Fanta tiède par terre. L'orange de l'étiquette et son logo qui

1. Pas un jour de plus

hurle l'agressent dans le décor impeccablement blanc de sa chambre. On dirait que ses os et articulations se sont ratatinés pendant la nuit, ils craquent au moindre de ses micromouvements.

Il a tout juste le temps d'un café s'il veut pouvoir passer en revue ses affaires, rassembler le nécessaire avant de partir. On n'oublie rien cette fois, pour une fois. Il a un train à 6 h 57, le suivant à 7 h 12 sera trop juste. Les horaires sont les mêmes chaque matin, et pourtant, chaque matin il revérifie, comme s'il espérait qu'un nouvel itinéraire de trajet miraculeux ait surgi dans la nuit pour lui épargner l'heure et demie de voyage habituel.

Les gestes, les automatismes, les rituels.

Il traîne un peu trop sous la douche bouillante, fait l'inventaire de son gros sac de sport Nike : il lui faut bien ça pour transporter tout ce dont il a besoin jusqu'au lycée. Il est habitué à trimballer des tonnes de bouquins là-dedans, de Paris à Cloîtry en passant par Gare du Nord : ça lui fait son cardio. Un peu moins d'argent à mettre dans les salles de sport, un peu plus pour le loyer exubérant que son salaire de prof, non ajusté aux réalités de l'Île-de-France où on l'a parachuté de force, peine à couvrir. T'as raison, ressasse. Exactement le genre de pensées à avoir avant de partir...

Comme d'habitude, il a retardé jusqu'à la dernière minute le moment de franchir la porte. Inconsciemment. Ou presque, si on fait abstraction de la nausée qui vient lui bloquer la gorge chaque matin depuis des

Le Hussard noir

mois, à l'heure d'y aller. Un pas en avant, deux pas en arrière pour récupérer in extremis son Navigo (Mais putain ! Concentre-toi bon sang !), la porte claque, et c'est parti.

Il faut d'abord qu'il chope son métro. Il est à deux minutes près, les deux minutes qui feront de lui un homme en retard, un mec dans la merde. Il fixe le panneau qui égrène les minutes à attendre avec des yeux brûlants, passant en revue tous les scénarios de ralentissement *made in* RATP qu'il a déjà connus, et qui foutraient tout en l'air. Un colis piégé serait particulièrement malvenu : ça le fait un peu rigoler, bien jaune et bien grinçant. L'autre jour, il s'est payé un gros coup d'angoisse en découvrant un sac-poubelle putride abandonné par un clodo juste sous son siège. Je fais quoi ? J'appelle qui ? Qu'est-ce qui se passerait si quelqu'un avait caché une bombe sous les détritux ? Est-ce que je ne devrais pas fouiller dedans ? Prévenir quelqu'un ? Et si ce n'est rien, juste un sac rempli de déchets, je vais passer pour quoi ? Il avait juste décidé de changer bravement d'air et de wagon. On fait quoi, en fait, quand ça nous tombe dessus ? Quand est-ce qu'on agit, au lieu d'attendre sagement avec la trouille au bide ?

Depuis près de deux ans qu'il bouffe des kilomètres pour aller à Cloîtry, et tenter d'en revenir chaque soir, il sait à quelle porte se coller pour jaillir en premier. Il serait bien téméraire, celui qui oserait se mettre en travers de sa route... Ouverture des portes, installation au

1. Pas un jour de plus

bon spot, attente trépignante pendant les cinq minutes de trajet jusqu'à Gare du Nord. Réouverture des portes : il bondit ! Traverser la gare pour rejoindre son RER, c'est l'enfer. Deux courants de gens se croisent, allant dans deux sens opposés et quatre directions différentes. Et surtout, personne – personne ! – n'est aussi pressé que lui. Il sait comment faire, en slalomant au plus près des gens, en ne montrant aucune hésitation, pour que ce soient les autres qui s'écartent, en se faisant plus gros qu'il n'est, comme les lézards dans la nature. Il s'en fout, il va au contact. S'il rate sa correspondance, c'est l'effet domino sur sa journée entière, et aujourd'hui ne fait certainement pas exception. Alors il passe en mode gros-con-de-Parisien : il insulte les mères à poussettes et pousse sans merci les porteurs de valise trop lents.

C'est donc comme d'habitude en sueur qu'il s'affale sur son siège. En sueur mais heureux d'avoir gagné sa course contre la montre. Enfin, heureux... Il arrive tous les matins crevé, mal préparé, dépassé par l'ampleur de la tâche. Le plaisir d'être avec eux, les élèves, *ses* élèves, pour quelques heures précieuses, est éclipsé par le sentiment écrasant de son incompetence et de son impuissance. Mais ce matin, étrangement, il se sent un peu plus léger. Ce matin, il est prêt.

Encore un bus, encore des kilomètres. L'avant-dernier arrêt avant le sien : la « Frontière ». On passe en pays cloîtrien, adieu les maisons, bonjour le béton.

Le Hussard noir

La silhouette dystopique de son lycée, marquée par l'architecture des années 1970, se détache à l'horizon. Un ou deux élèves dans le bus. Il redresse les épaules, lisse un peu la chemise : il est temps de se glisser dans le personnage, d'enfiler le masque de prof.

Il est arrivé assez tôt devant la grille pour n'avoir pas à passer en même temps que les élèves. Certains sont déjà aux portes, déposés de loin par des transports trop rares. L'un d'eux a ramené un copain plus vieux et désœuvré qui, déjà, effrite du shit au creux de sa paume. Pas un élève d'ici, pas un élève tout court, probablement. Dans vingt minutes, il sera chassé de devant le lycée pour continuer ses conneries plus loin, là où ça ne concerne pas ce bout d'archipel représentant de l'ordre étatique dans la cité. Dans vingt minutes, le portail sera ouvert, et les élèves seront accueillis par une haie d'honneur : deux pions de part et d'autre pour contrôler les carnets de lycéens. « Contrôle visuel. » Puis un proviseur adjoint et une des « conseillères d'éducation » de corvée pour les saluer, et leur montrer qu'on ne plaisante plus, qu'on laisse son moi d'adolescent dehors, et qu'on endosse son rôle de lycéen. « Accueil des élèves par un adulte. » C'est ça, le plan Vigipirate à la sauce Éducation nationale.

À cette heure-ci, les élèves sont parqués dehors, éparpillés : pas d'atroupement devant le lycée, consignes du ministère. Seuls les adultes ont l'autorisation de rentrer en dehors des heures d'ouverture du portail, en sonnant à la loge et en s'identifiant. Apparemment, la menace terroriste vient des élèves. Il sait que la

1. Pas un jour de plus

concierge, débordée, ne connaît pas les deux cents profs, les vacataires qui défilent et les nombreux autres membres du personnel venus faire tourner la machine. En même temps, comment tout contrôler ? Elle finit par laisser entrer tout ce qui ressemble de près ou de loin à un adulte digne de confiance. C'est apparemment son cas. Après tout, il lui demande toujours comment ça va, lui souhaite toujours une bonne journée. Pourquoi irait-elle le fouiller ? Lui ou un autre qui pourrait parfaitement péter un plomb un beau matin, et se la jouer Farid Ikken à Notre-Dame. N'était-il pas « digne de confiance », lui ?

Toutes ces mesures, ça les fait tous bien rire à l'intérieur. Il faut bien qu'on se rassure en se disant qu'on fait quelque chose, mais quand Fouad s'est rendu compte qu'il avait son petit couteau suisse sur lui à l'entrée du musée du Louvre, oublié au fond du sac à dos, ou quand une altercation a dégénéré dans les couloirs parce qu'un élève avait apporté un poing américain, on a bien vu ce que ça donnait, l'état d'urgence : des parapluies contre des bombes.

En salle des profs, tout le monde lève la tête à son entrée, mais tous ne répondent pas au « bonjour » qu'il marmonne. Certains sont déjà là depuis 8 heures, voire 7 h 30. Il ne conçoit pas qu'on puisse passer autant de temps entre ces murs, surtout que ça le culpabilise pas mal sur sa propension à arriver à la dernière minute et à repartir comme un voleur depuis quelques semaines.

Le Hussard noir

Il a besoin de respirer, de s'aérer, de reprendre de l'énergie. Mais comment font les autres ? Tout le monde lui répète qu'il prend les choses trop à cœur, qu'il doit prendre du recul. Il ne voit pas en quoi ça ferait de lui un meilleur prof de s'en foutre davantage, de regarder ailleurs. Rapide coup d'œil dans son casier, un café dégueulasse, et il embarque ce qu'il a soigneusement imprimé et photocopié pour le bon déroulement des hostilités.

Clac-clac-clac de ses chaussures dans les couloirs en lino. Tac-tac-tac de ses semelles en traversant la cour bétonnée, balayée par le vent qui menace d'emporter ses feuilles. Il croise les élèves, leurs grands bonjours, ou leurs mines mal réveillées. Il sent son sac qui ballotte contre ses hanches en essayant de se dépêcher : la première sonnerie a retenti depuis longtemps, comment fait-il pour être toujours en retard ? Toujours et encore ce sentiment de trac à l'orée d'une journée : il faut faire le show, il faut tenir les classes et les élèves qui défilent, se mettre en condition, comme un acteur. Alors il a un pincement à l'estomac quand il s'apprête à plonger dans la course ininterrompue de sa journée. Qui sait ce qui pourrait mal tourner ? Aujourd'hui, plus que jamais, il sent le nœud brûlant de son ventre l'irradier de stress. C'est le silence, la grande bouffée d'oxygène, juste avant de sauter.

Il arrive juste après la seconde sonnerie, évidemment. Son demi-groupe de premières ES, réuni pour l'accompagnement personnalisé, l'attend devant la

1. Pas un jour de plus

salle. Certains se sont mis à l'écart, pour montrer qu'ils n'ont pas envie d'être ici. D'autres sont nonchalamment appuyés contre le mur. Les filles se sont rassemblées devant, les garçons sont plus épars : dans l'ensemble, on ne se mélange pas. Tous sont sur leurs portables, dans cette attitude absente, le regard vide, indisponibles au monde qui les entoure.

Il sort ses clés qui cliquettent, ouvre la porte et se met sur le côté pour les accueillir d'un bonjour, chacun le sien, à mesure qu'ils entrent pour s'installer. Quand la porte se ferme, claque sur l'extérieur, il n'y a plus qu'eux et lui, et pour quelques instants, il peut reprendre le pouvoir.

Chapitre 2

Vie scolaire

Hakim est un pion consciencieux. C'est son premier travail, après tout. Il arrive à l'heure et fait ce qu'on lui dit. Faire preuve d'initiative ? Ça viendra plus tard. Dès qu'on ne lui donne plus d'ordre, il ne sait pas trop quoi faire. Ça le frustre un peu. Quand il était au collège, il s'imaginait que les adultes avaient toutes les réponses, mais aujourd'hui, du haut de ses vingt-deux ans, il se pose toujours plus de questions.

Par exemple, ce matin, il se demande à quoi cela peut bien servir de vérifier les carnets des élèves à l'entrée. Il sait bien que c'est la norme depuis les attentats, mais il voit aussi que ça emmerde tout le monde, élèves comme pions. Il est posté là, devant le panneau où est affiché un grand triangle rouge : « Vigipirate – Alerte Attentat », et il se demande si ce contrôle est censé empêcher les potentiels terroristes de rentrer. Genre le mec avec sa kalach' n'a pas son carnet, donc c'est bon, l'attentat est déjoué ? L'entrée est engorgée, comme tous les matins, les élèves se bousculent pour passer le portail alors qu'ils seront quand même en retard

Le Hussard noir

en classe, c'est juste qu'ils n'aiment pas être là, sur le trottoir, à attendre que le pion/vigile fasse semblant de regarder s'ils sont en règle.

Mais les règles sont ce qu'elles sont, et après les attentats de 2015, il a bien fallu renforcer le plan Vigipirate, qui était pourtant déjà au plus haut, en ajoutant de nouveaux contrôles pour montrer que des mesures ont été prises.

Il préférerait s'occuper du logiciel des absences pour être au chaud à la vie scolaire, mais depuis septembre, personne ne lui a expliqué comment ça fonctionnait. Alors il est de corvée de portail, et, comme chaque matin, il va de grappe d'élèves en grappe d'élèves en leur disant mollement : « Allez, sortez votre carnet, s'il vous plaît... »

Les élèves, maintenant, ils l'aiment bien. Hakim n'a pas oublié que lui aussi a été à leur place, alors il essaie de jouer le rôle du grand frère plutôt que celui du maton. Le problème, c'est que certains sont un peu trop familiers avec lui. Mais comme ça n'est pas bien méchant, il ne dit rien.

C'est bon, plus aucun élève au portail, la dame de la loge s'occupera des retardataires, Hakim peut rejoindre la vie scolaire. Petit à petit, les professeurs montent dans les classes avec leurs élèves. Le chahut de la cour se répand dans tous les couloirs dans un flux grondant.

Plus aucun élève dans la cour. Cela signifie qu'aucun professeur n'est absent ce matin : le genre de bonnes

2. *Vie scolaire*

nouvelles qui font que la journée commence bien. Quand un prof est absent, les élèves peuvent rentrer chez eux ou zoner dans la cafè'. Ceux qui veulent bosser vont au CDI, et les plus motivés peuvent avoir accès à une salle de travail. Et lui, on le réquisitionne pour faire le tour des couloirs, histoire de s'assurer qu'aucun élève n'y squatte ou s'amuse à ouvrir les portes des salles de classe brusquement avant de se barrer en courant.

Dans le bureau de la vie scolaire, sa collègue Leïla s'occupe de deux élèves retardataires. Il regarde le tableau de la journée où sont communiquées les informations importantes : rien à signaler. Il tourne en rond et ne sait pas trop quoi faire. Sa plus grande hantise est que le téléphone sonne et que Leïla lui demande de décrocher, alors il file dans les couloirs pour faire le tour des salles afin de récupérer les billets d'appel. L'école du numérique ? Ça le fait bien rire. La majeure partie du temps, Internet ne fonctionne pas dans les salles. Dans la plupart des établissements, les profs font l'appel sur leur PC, et c'est instantanément transmis à la vie scolaire par le réseau en un clic, mais pas ici. On reste cantonné aux bonnes vieilles méthodes. Et puis, en même temps, il se demande bien comment il s'occuperait s'il n'avait pas son petit tour des salles à faire.

C'est un moment qu'il aime bien, parce que ça lui permet de voir chacune des classes et les professeurs au travail. Chaque porte qu'il ouvre est comme une plongée dans un nouveau monde : il y a la salle où règne

Le Hussard noir

un calme plat, ou celle qui ressemble à un champ de bataille. Il y a ce prof qui tient à faire lever ses élèves dès qu'un adulte entre dans la salle, et ce prof qui oublie à chaque fois de remplir le billet d'appel. Il y a les élèves pénibles dans la cour qui semblent être des anges en classe, et il y a les élèves qui utilisent leur portable sous le nez des professeurs. Hakim ne sait jamais s'il doit intervenir, car ça remettrait l'autorité du prof en question.

Quand il ouvre la porte de la salle 203, la tension est palpable. M. Tournier n'a pas fait l'appel, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

— Nassima n'est pas censée être exclue ? lui lance-t-il en guise de bonjour.

Ça, Hakim n'en sait rien. Nassima est bien là, au fond, et elle lui fait un grand sourire.

— T'as vu, Hakim ? Maintenant on m'reproche de venir en cours, miskine !

Ça le fait bien rire. Il l'aime bien, la petite Nassima. Elle remue pas mal, mais elle a un bon fond. Le professeur, lui, ne semble pas partager cet avis :

— On ne t'a PAS donné la parole, tu te TAIS ! Nassima est censée être exclue, vous pouvez l'amener à la vie scolaire ?

Il trouve ça intéressant que le professeur le vouvoie alors que l'élève le tutoie. Mais non, il avait bien vérifié le tableau des informations, et aucune exclusion n'était prévue. Il se voit mal descendre avec Nassima pour la

2. Vie scolaire

faire remonter en classe par la suite, surtout qu'il n'a pas fini de récupérer les billets d'absence.

— Je vais vérifier si elle a été exclue et si jamais c'est le cas, je viendrai la récupérer.

— Non mais vous êtes sérieux, là ? Vous croyez que si j'avais été exclue j'serais venue ?

La classe rigole, M. Tournier reste silencieux un instant.

— Bon. C'est bon, embarquez-la.

— Pardon ? L'embarquer ? Je suis pion, pas flic !

La classe rigole, Nassima exulte :

— Po po pooooooooo !

Il sait qu'il n'aurait pas dû répondre ainsi au professeur, mais il n'aime pas qu'on traite les élèves comme des délinquants. Il ferme la porte doucement, en se doutant bien que désormais, il sera difficile pour M. Tournier de reprendre le contrôle de sa classe. Est-ce pour se faire pardonner qu'il a accepté que Nassima l'accompagne ?

À peine sortis dans le couloir, Nassima s'écrie :

— Chadia ! Qu'est-ce tu fous là ! Jure, toi aussi t'as été exclue ? J'en peux plus, ils sont trop sur notre dos c'matin, miskine !

— Non... c'est M. Debord, il m'a dit d'apporter ça à M. Moisan, par rapport au truc de confinement, là.

Un exercice de confinement ? Ce matin ? Hakim n'est pas au courant, et ça l'angoisse un peu. Ce genre d'exercices, c'est toujours une plaie à organiser et à mettre en œuvre, et ça nécessite de la préparation en amont. S'il n'est pas prêt, ça va lui retomber dessus,

c'est certain. D'autant plus que pendant l'exercice incendie, le proviseur avait demandé à quelques élèves de se cacher, afin de vérifier que les professeurs faisaient bien l'appel... Certains s'étaient fait taper sur les doigts, et il n'a aucune envie que ça lui arrive.

— Bon... Chadia, va tout de suite donner ce document au proviseur.

Sur le chemin de la vie scolaire, Nassima n'arrête pas de parler : elle se plaint de son professeur, dit que « ça s'fait pas », qu'elle n'a pas été exclue, que c'est abusé, que quand elle fait des efforts pour bosser, elle « se prend un stop », mais Hakim ne l'écoute que d'une oreille, son esprit est happé par cette histoire de confinement. Un exercice, si tard dans l'année, ça n'a pas de sens. En arrivant au bureau de la vie scolaire, il demande à Leïla si un exercice est prévu, mais ça ne lui dit rien non plus. Étrange.

Mais alors qu'il s'apprêtait à reprendre sa ronde, Chadia réapparaît dans l'encadrement de la porte, son document toujours en main :

— M. Moisan n'était pas dans son bureau, je le donne à qui le papier ?

Elle les saoule avec son papier... Et là-haut, ils font chier, à jamais être dans leurs bureaux aussi. Il aimerait bien voir ce qui lui arriverait si on ne le trouvait pas « à son poste ».

— Mhh, viens, on va voir Mme Lafargue.

Face à Justine Lafargue, la CPE, Chadia prend son rôle de messagère très à cœur. Ils aiment bien ça quand

2. *Vie scolaire*

les profs leur donnent des responsabilités : avoir un rôle à jouer, même le plus anecdotique, ça les stimule.

— C'est M. Debord, il m'a dit de donner ça au proviseur, mais il n'était pas dans son bureau, c'est pour l'exercice de confinement...

— Quel exercice de confinement ?

La CPE s'empare de l'enveloppe, ouvre la lettre, et comme à son habitude, murmure ce qu'elle lit, avant d'écarquiller les yeux de stupeur :

— Une prise d'otages ?

Chapitre 3

Terminator

— Hakim, où êtes-vous ? Je suis dans le couloir des 200, j'arrive, je suis en approche. Ne bougez pas de là et prévenez-moi s'il ouvre la porte. Essayez de tirer ça au clair, c'est bien compris ? Non, je ne veux rien entendre ! Faites votre boulot !

Le proviseur Moisan beugle dans le talkie-walkie. Excellente initiative que d'imposer ça à la vie scolaire. Tous des mous qu'il faut constamment recadrer, ceux-là. Et ça copine avec les élèves, et ça prend des pauses interminables au coin fumeurs... Depuis son arrivée, les problèmes d'élèves en vadrouille dans les couloirs sont réglés. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé « Terminator » dans son ancien collège.

La matinée avait commencé sans histoire. Il était à son grand bureau à 7 h 45 pour abattre le plus de tâches administratives possible avant l'ouverture des portes. À 8 h 05, il était allé récupérer son courrier, histoire de vérifier discrètement que les deux secrétaires de direction étaient bien à leur poste. À 8 h 15, ayant

Le Hussard noir

tout épluché et signé les autorisations de sortie déposées la veille au dernier moment par des professeurs imprévoyants, il s'était rendu à la grille pour l'ouverture des portes : il ne se lasse pas de ce sentiment grisant quand il fait tourner les clés du grand portail, entre l'impression d'être le capitaine d'un immense navire et l'exaltation d'une nouvelle journée qui commence. De 8 h 25 à 8 h 40, il avait laissé ses adjoints s'occuper de l'accueil des élèves pour patrouiller d'un couloir à l'autre, en quête des retardataires, profs comme élèves. Une petite promenade de santé, histoire de montrer qu'il est là, que rien ne lui échappe. C'est aussi son petit moment de calme avant la tempête, avant que la journée ne s'enchaîne à la vitesse grand V. Il apprécie l'odeur humide et fumée du petit jour quand il traverse *sa* cour ; tous ces gens qui vaquent à leurs occupations, qui ont un but précis, comme des rouages d'une machinerie bien huilée ; et les visages tout chiffonnés des élèves, pas encore assez réveillés pour saturer l'air de leurs cris, de leurs rires et de leurs bousculades. Ça pousse encore à cet âge : ils sont épuisés au réveil, épuisés en allant se coucher après des journées interminables, qu'ils achèvent en traînant sur leurs saletés de portables jusqu'à des heures indues.

Dans le soleil déjà levé de ce matin d'avril, il se sent de bonne humeur. Il hume dans l'air la fin d'année à venir. Les dernières semaines vont être complètement épuisantes, à cumuler les conseils de troisième trimestre, l'organisation des épreuves du bac et la planification de la rentrée. Mais pour le moment, les prémices

3. Terminator

du printemps ont encore un goût paisible. Cette première année dans ce nouvel établissement a sollicité toutes ses ressources. En septembre, il s'était vaillamment lancé dans un bras de fer avec les équipes sur place. Ah oui, pas de problème, les enseignants de ce lycée ne demandaient qu'à s'impliquer ! Il n'avait pas eu à se plaindre de ce côté-là... Mais les profs, c'est pire que des élèves. Ils n'ont jamais quitté l'école, ils ne savent fichtrement pas comment on gère une putain d'entreprise qui tourne. Ils débordent de revendications, de réclamations, et se disputent comme des enfants pour des histoires de commandes de livres et de distribution des salles... Mon Dieu ! S'ils savaient comme leurs récriminations constantes lui écorchent les nerfs à chaque fois qu'il sourit poliment en les écoutant chouiner ! Parce qu'au final, qui c'est qui se coltine les réformes, les ordres du rectorat, les limites sans cesse posées au budget ? Bah, c'est bibi, c'est « Monsieur le proviseur ». Qui doit rendre des comptes aux parents, aux recteurs, aux inspecteurs, au ministère ? C'est lui, encore. Lui qui commence à 7 h 30 et finit, douze heures plus tard, par regagner son appartement de fonction dans le lycée, où il continue à parcourir des bulletins officiels, et des tableaux Excel, et des mails comme s'il en pleuvait !

Sa prédécesseure vivait au pays des Bisounours et s'était entièrement focalisée sur l'ouverture du lycée à la culture... L'enfer est pavé de bonnes intentions, la banqueroute aussi. Face à la faillite qui les guettait, il avait fallu serrer la vis, et il ne s'était pas fait que des

Le Hussard noir

amis dans l'histoire. Tant pis. Si son investissement politique lui avait bien appris une chose, c'est qu'on ne peut pas plaire à tout le monde. Et avec la menace de perdre leur statut de ZEP, il avait tout intérêt à surveiller sa bourse. Mais ça, bien sûr, les profs ne le comprenaient pas. Il leur fallait le beurre et l'argent des heures sup, les sorties, des voyages, moins d'élèves, plus de matériel, et pourquoi pas, tant qu'on y était, de la bonne bouffe au self ? Le Club Med, rien que ça !

Non, ces premiers mois n'avaient pas été une partie de plaisir mais il avait imposé son style envers et contre tous, parce qu'il savait, lui, ce qui était bon pour eux, et aujourd'hui, il se sentait plein d'optimisme pour l'année à venir, plein d'ambition pour ses projets et pour la réussite de son établissement.

Il est dans le couloir en camaïeu de gris, près du CDI, quand son talkie se déclenche. La voix de la CPE, Justine, est hystérique.

— Monsieur Moisan, il faut que vous veniez, vite ! Il y a une élève ici qui... qui veut, qui doit vous voir ! Oh ! Monsieur, il faut absolument que vous veniez !

— Calmez-vous Justine, que se passe-t-il exactement ?

— Elle a une lettre ! C'est... Je n'arrive pas à le croire ! C'est M. Debord ! Il dit... Il dit qu'il a pris en otage la classe de premières ES !

— Pris en otage ? Mais qu'est-ce que vous me chantez ? Il a fermé sa porte à clé ? Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

3. Terminator

— Elle dit qu'il les a mis en confinement. Mais il n'y a pas d'exercice de confinement prévu aujourd'hui ! Et il... Il l'a envoyée ici, avec une lettre disant que... Qu'il... Il dit qu'il a une arme, monsieur !

Son estomac chute de deux étages.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Il dit qu'il a une arme, et il y a tout un groupe d'élèves avec lui ! Il s'est enfermé en salle 501, dans un des préfabriqués !

— Qu'est-ce que c'est que ce délire ? Vous avez vérifié ?

— La lettre dit de ne pas s'approcher du bâtiment, et d'aller vous prévenir directement, mais personne n'a pu vous trouver dans votre bureau !

— Mais... Mais...

— Chadia... L'élève... Elle... Elle est très secouée, monsieur. Elle est en larmes, monsieur ! La lettre est alarmante, il faut que vous veniez !

— J'arrive tout de suite. Ne bougez pas, ne faites rien. Ne... Surtout n'en parlez à personne d'autre pour le moment.

Il déboule dans les couloirs de l'administration, en claquant les portes. Il sent sa cravate qui volette sur son épaule droite alors qu'il court le long des corridors vides. Fichue cravate rose fuchsia ! Mauvais choix pour un tel jour. Heureusement qu'il en a une de rechange, plus sobre, dans son bureau. Au cas où il y aurait besoin de représenter le lycée devant les médias...

Le Hussard noir

Tout le monde est là quand il surgit, hors d'haleine. La gamine est recroquevillée dans un des fauteuils de son grand bureau, minuscule et en pleurs dans les bras de l'infirmière. Justine fait les cent pas en se tordant les mains tandis que son proviseur adjoint est au téléphone.

— Raccroche, Emmanuel ! À qui parles-tu ? Raccroche-moi ce téléphone !

— Mais...

— Fais ce que je te dis ! On ne consulte personne tant que je ne suis pas au courant de ce qui se passe, enfin !

Sabine, sa jeune et dynamique deuxième adjointe, lui tend en silence le papier. Elle qui a le sang si froid en temps normal semble complètement décontenancée.

— J'ignore totalement s'il faut prendre ça au sérieux.

— Qui est ce M. Debord, déjà ?

Deux cents profs, une cinquantaine de cas problématiques qui lui ont déjà mis les nerfs en pelote entre accusations de harcèlement et arrêts maladie suspects, mais ce nom-là ne lui dit rien du tout.

— Il est professeur de lettres.

— Où est-il ?

Il parcourt rapidement la lettre et repère quelques bouts de phrases qu'il peine à croire : « je retiens une dizaine de mes élèves en otages », « armé et déterminé », « deux issues : la perpétuité ou la mort ».

— Tout ça est ridicule ! Ça n'a aucun sens ! Est-ce une plaisanterie ?

3. Terminator

Il se penche sur la jeune fille et la prend à partie.

— Mademoiselle, vous avez tout intérêt à me dire ce qui se passe exactement ! J'aime autant vous dire que si c'est une farce, elle est de mauvais goût, et que vous risquez gros dans cette affaire !

— Monsieur le proviseur, intervient l'infirmière, je vous en prie ! Chadia est toute secouée, elle n'y est pour rien !

— D'après elle, reprend Sabine, M. Debord est arrivé normalement, les a fait s'installer en classe et lui a juste demandé de vous remettre ce papier.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Un exercice de confinement ? Quel exercice de confinement ? Vous le connaissez, vous, ce Debord ?

— C'est principalement moi qui m'occupe de ses classes, répond Emmanuel Maistre, son adjoint préféré.

— Comment est-il, ce type ? Vous croyez que c'est vrai, cette histoire ?

— J'ai rien inventé, m'sieur ! Vous m'accusez de quoi en fait ? Vous croyez quoi ?

La gamine est hystérique.

— Calmez-vous, jeune fille, nous essayons de comprendre la situation, c'est tout. Venez par là, monsieur Maistre.

Il s'isole dans le couloir, à l'abri de ses secrétaires qui lancent des regards curieux et chuchotent entre eux. Maistre feuillette ses dossiers :

— Debord. Thomas Debord. C'est un type sans histoire, vraiment. Il est arrivé l'an dernier, se préoccupe des élèves, efficace dans son job. Peu de rapports